

PREMIERE PARTIE

Enfance et Adolescence

(Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Cyr est élevé au sein d'une famille où on lui enseigne le culte de la culture physique. — Il fait le désespoir de sa mère en cherchant sans cesse à imiter les exemples des fiers-à-bras qu'il a vus devant les yeux. — A l'école de son village, ses compagnons le choisissent pour leur "bully." — De retour à la vie des champs, il accomplit les premiers exploits qui attirent sur lui l'attention des gens de Saint-Cyprien. — A quinze ans il part pour Lowell avec sa famille. — Dans la grande ville manufacturière il accomplit de nouveaux tours de force. — Un jour il rencontre le fameux professeur Donovan, qui devient l'un de ses admirateurs. — Le tour de force dit "back-lift." — Les Canadiens-français de Lowell lui font un cadeau de ses premiers haltères.

CHAPITRE VIII

Où je commence à aller "voir les filles." — Dans une mêlée. — Mon mariage. — Quelques mois de vie dans les chantiers.

A seize ans et demi, je me crus assez grand garçon pour aller "voir les filles."

C'est alors que je connus celle qui a été la chère compagne de ma vie, celle qui partage aujourd'hui, à mon foyer de Saint-Jean de Matha, mes heures de repos.

Ils étaient nombreux, au foyer de M. Joseph Comtois, de Lowell, mais c'est Mélina, — ma femme, — qui conquiert mes affections. Ces souvenirs de mes premières amours font toujours l'un des bonheurs de mon existence.

Chez mon beau-père, il m'arriva aussi parfois des aventures.

Ainsi, un beau jour, au mois d'octobre, — j'avais alors dix-huit ans, — j'y avais été invité à une danse. Au cours de la veillée, je sortis un moment, en compagnie de M. Comtois et d'un de mes compagnons, Cléophas St Georges. Nous faisons tous trois les cent pas depuis un instant, dans la rue Salem, lorsque six Irlandais, qui en avaient absorbé plus que de raison, nous insultèrent au passage. L'un d'eux leva même un poing menaçant. Je n'en voulus pas attendre davantage: la seconde d'après, j'y allais à bras raccourcis, aidé de mes deux camarades. La place fut vidée en un clin d'oeil: ce fut tout couvert du sang de nos agresseurs que je retournai à la danse.

Vers le milieu d'octobre, la famille Comtois quitta Lowell pour venir habiter Saint-Jean de Matha, et moi-même, deux mois plus tard, je prenais la même route, ayant décidé de me marier.

Le 16 janvier 1882, à l'âge de dix-huit ans et quelques mois, j'épousais, ici, Mme Cyr.

Pendant les quelques semaines qui précédèrent le "grand événement," je pris de l'emploi chez des cultivateurs. On trouvait là un plaisir à me faire sortir, seul, — de la "batterie" le moulin à battre ("horse-power") qui pesait bien dans les neuf cents livres.

L'hiver même de mon mariage,

je partis pour les chantiers, ayant été engagé par un nommé Drapeau. On m'envoya travailler à la "Crique à David", à dix lieues environ de Saint-Jean de Matha.

Avec les rudes bûcherons de la forêt, je trouvais la vie assez égayante. On m'avait déjà fait chez eux une réputation, aussi s'en trouva-t-il plusieurs, parmi eux, qui voulurent sans tarder tâter un peu de mes muscles.

On "tira au bâton," tout comme à l'école M. Martin: les premiers qui tentèrent avec moi l'aventure, je les lançai pardessus ma tête. Au poignet, je les faisais s'"essayer" deux et même trois en même temps contre moi. Il faut dire, par exemple, que l'heure du repas venue, je leur faisais face avec plus de succès encore. Je mangeais comme quatre: un plein chaudron de "beans" ne me faisait pas peur.

On me mit à "clairer" les chemins. c'était une des besognes les plus ardues.

Par contre, le salaire était loin d'être bien élevé: de dix à treize dollars par mois.

Les compagnons, dans leurs bons moments, s'organisèrent pour me jouer des tours à leur façon. Un beau jour, ils manoeuvrèrent de manière à faire tomber entre quatre souches une énorme épinette qu'ils travaillaient à abattre. Elle bloquait là complètement la route.

Ce fut à moi qu'on imposa la besogne de l'enlever. Je tentai d'abord le coup à force de bras, mais je m'épuisai en vains efforts. Me servant alors de mon levier, je me remis à l'oeuvre, mais toujours inutilement: le levier se brisa entre mes mains. Je m'en fabriquaï un autre d'une maîtresse branche d'arbre, et retournant à l'assaut je parvins, d'un puissant effort, à soulever le fardeau qu'on m'avait donné à manoeuvrer.

Drapeau, mon patron, qui s'était tenu jusque-là caché à quelque distance, fit son apparition et me dit:

— "Sacré dié! ça c'est bon!"

Et il ajouta: —

— "Ce n'est pas une place pour toi, ici: tu peux faire ailleurs en une journée plus d'argent qu'ici en un an."

Apprenant que ma femme était malade, je revins à Saint-Jean de

Matha, au bout de deux mois. J'habitais chez mon beau-père, lui aidant à parfaire les labours de la ferme.

Un jour, alors que je me trouvais avec lui dans la sucrerie, il m'échut comme tâche de déplacer un billot de son poids de longueur mesurant

un diamètre de quatre pieds à la base.

Le "beau-père" était là qui me regardait faire: c'était pour moi un stimulant.

J'enlaçai la lourde pièce de mes deux bras et la déposai, toute droite, à côté de la route.

Il y a de cela vingt-six ans, et il y a deux ans à peine on voyait encore, toujours là comme une sorte de monument des premières manifestations de la vigueur dont la nature m'a doué, ce billot debout et pourrissant sur place.

J'ai comme tous les autres mon

petit orgueil, et je ne cache pas que j'aime entendre les anciens me parler de cet incident de ma vie.

Plusieurs se sont plu, depuis que je suis ici, à me pointer du doigt "mon billot," dans le chemin de li-gue de la Feuille d'Erable.

Quand cela se passait, j'avais environ dix-huit ans et demi et pesais plus de deux cent cinquante livres.

Au printemps de 1883, je retournai aux Etats-Unis, à Lowell, d'où ma famille était alors partie pour vivre les années d'ensuite sur la ferme paternelle, à Saint-Cyprien.

C'est ici que mon père et ma mère sont morts, plus tard, après bien d'autres aventures de ma vie. (A suivre samedi prochain). Pour copie authentique.

L. Cyr

Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme le plus Fort du Monde



AU POIGNET JE LES FAISAIS S'ESSAYER.



ON ME MIT A "CLAIRER" LES CHEMINS.



120P-010/26-27.17
Fonds d'archives Louis-Cyr.
Service des archives et de gestion des documents.
Université du Québec à Montréal.

Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme le plus Fort du Monde



DEUXIEME PARTIE

Louis Cyr devant le public.

RESUME DE LA PREMIERE PARTIE

Louis Cyr est élevé au sein d'une famille où on lui enseigne le culte de la culture physique. — Il fait le désespoir de sa mère en cherchant sans cesse à imiter les exemples des fiers-à-bras qu'il a eus devant les yeux. — A l'école de son village, ses compagnons le choisissent pour leur "bully." — De retour à la vie des champs, il accomplit les premiers exploits qui attirent sur lui l'attention des gens de Saint-Cyprien. — A quinze ans il part pour Lowell avec sa famille. — Dans la grande ville manufacturière il accomplit de nouveaux tours de force. — Un jour il rencontre le fameux professeur Donovan, qui devient l'un de ses admirateurs. — Le tour de force dit "back-lift." — Les Canadiens-français de Lowell lui font un cadeau de ses premiers haltères. — Ses premiers amours, son mariage. — Sa vie dans les chantiers.

CHAPITRE I

Mon retour à Lowell. — Autour d'une lourde pierre. — Ma tournée au Nouveau-Brunswick.

Il me faisait plaisir de revoir Lowell, où j'avais laissé de si bons amis, où des compatriotes de l'étranger s'étaient trouvés être les premiers à m'encourager dans mon culte de la force physique.

C'était là aussi, à Lowell, que j'avais d'abord rêvé de devenir plus tard vraiment un "homme fort" et de me créer une renommée. En effet, à seize ans, on m'y avait entrepris du champion d'alors, R. A. Pennell, qui détenait jusque-là le record de deux cent une livres et trois onces.

Pennell avait une réputation universelle. On en parlait comme d'un grand homme; après toutes les flatteries que m'avaient prodiguées les camarades, et les quelques petites rencontres auxquelles j'avais eu à faire face, je me surpris à me demander pourquoi je n'en viendrais pas à dépasser les records de ce champion.

C'est dans ces idées-là et avec de telles ambitions que je me réveillai donc un beau matin au milieu de nos Canadiens-français de Lowell.

Il me manquait là toutefois un appui, un stimulant à mes aspirations: la présence de mon père, que la noblesse de la parole natale retenait à Saint-Cyprien avec ma mère, "p'tit Pierre" et tous les autres.

Celui qui devait être le compa-

gnon de quelques-unes de mes premières courses en était venu, malgré les reproches de ma bonne "maman", à applaudir avec orgueil aux "exploits" que cette dernière persistait à appeler "mes frasques."

C'est égal, il restait auprès de moi d'autres affections non moins vives: celles de ma femme, — et elles furent pour moi le grand stimulant dans la poursuite de l'idéal que je rêvais.

je ne touchait plus terre; je me sentais des épaules à soulever le ciel, si j'eusse pu l'atteindre...

Un bon dimanche après-midi — jour de récréation par excellence, tout le monde sorti de ces "factories" où l'on étouffe — il devait y avoir un match de lutte dans la "Dumb" une place en-dehors de la ville ainsi appelée je serais bien en peine de vous dire pourquoi.

Ce n'était pas tout à fait une lutte comme on en voit au Parc-Schmer de nos jours. L'important, c'est que celui qui mettait l'autre sur le dos avait gagné.

Les deux adversaires, ce jour-là, avaient nom: Dumaine et McCarthy, Canadien contre Irlandais, pot de fer contre pot de fer. Ça allait chauffer. Aussi bien, 6,000 personnes s'é-

2 à 3 pouces, pas plus, et ceux-là s'en vantaient en montrant leurs biceps. Le diable pour lever cette pierre: elle était plus grosse du bas que du haut; on manquait de prise.

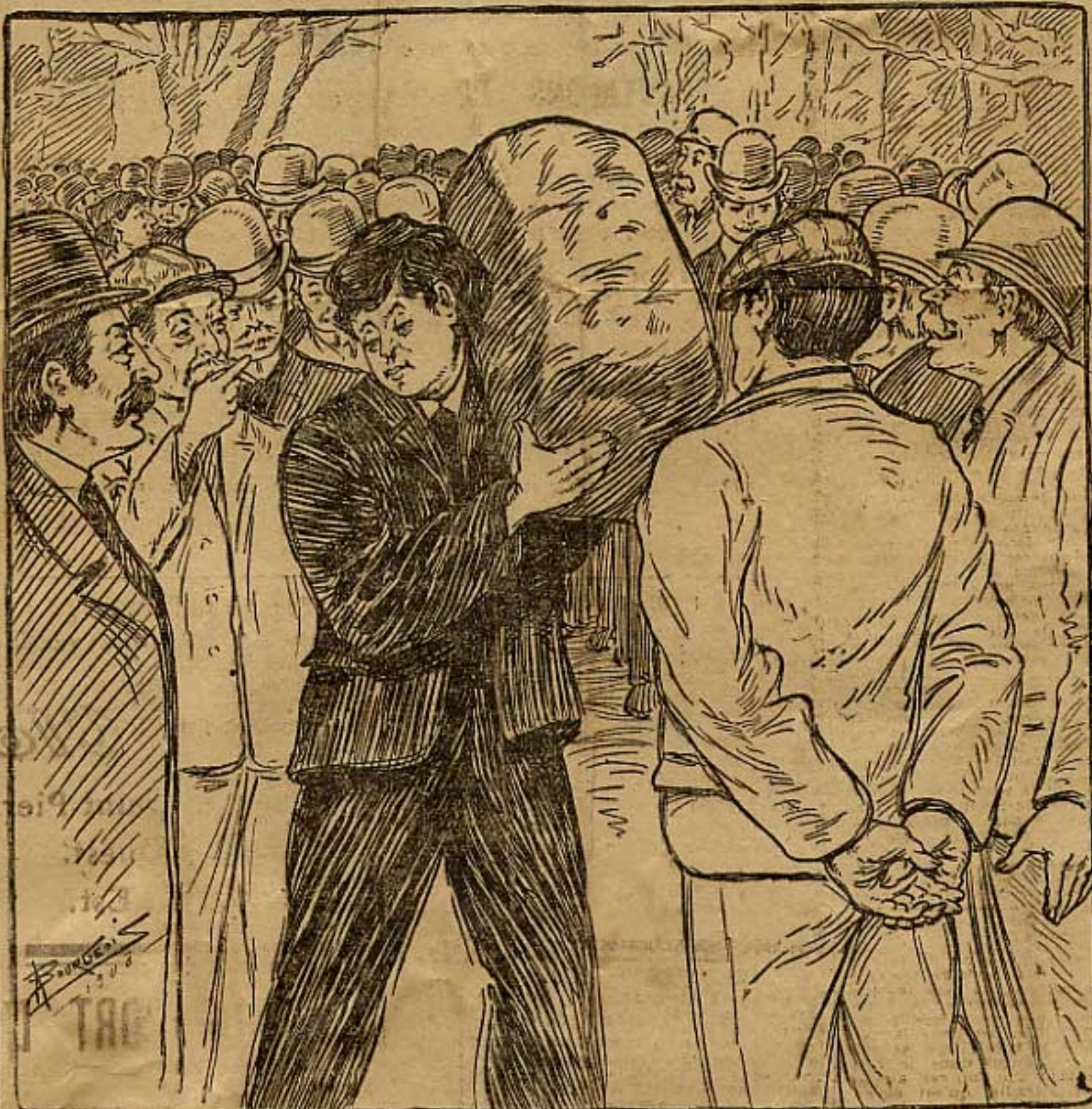
Plus loin, la lutte battait son plein. Sous un grand soleil qui tapait dur sur les crânes, les lutteurs se roulaient dans la poussière. J'étais entouré de Samuel Charette, autrefois de Saint-Félix-de-Valois; de Napoléon Brunelle, de Saint-Cyprien, qui avait quitté le Canada comme nous autres, pour tenter fortune, et d'un grand nombre de copains. Nous étions près de la pierre.

—Essaie donc de lever le joujou, toi, Louis, qui te prétends si fort!

—La lèvera....

—La lèvera pas....

Voilà les cris qui se mirent à se



JUSQU'A CE QUELLE SE PLACE SUR MON EPAULE.

Les circonstances, d'ailleurs, furent aussi toutes de mon côté.

Un dernier coup de force mit le comble à ma réputation à Lowell. Que voulez-vous, mes compatriotes étaient de ce temps-là l'énorme majorité en cette ville, et vous savez que les Canadiens ont toujours admiré les coups d'audace.

J'allais avoir mes 19 ans. Chaque jour, je sentais mes muscles se développer et se durcir. Fier de mes premiers succès, j'étais orgueilleux comme un paon. Quand je marchais,

étaient rendues là, partagées en deux camps; qui pour Dumaine, qui pour McCarthy.

J'en étais. Deux durs à cuire allaient se colleter et j'aimais les durs à cuire. De plus, l'enjeu était de \$100 ce qui nous promettait une ardeur d'autant plus belle de la part des combattants.

Au milieu de la "Dumb" était une colonne en pierre, pas très haute, mais trapue et pesante, comme on l'a su plus tard, 517 livres bien comptées.

Quelques-uns la levaient de terre de

croiser dans l'air et qui bientôt m'agacèrent joliment les oreilles.

Comble de malheur, il y avait aussi là des Suédois, des Irlandais et des Américains qui, s'étant informés de la cause de ce bruit, se mirent à rire à gorge déployée.

—Et je vous dis, moi, que je vais la lever, et tout de suite!

Cela m'avait échappé. Je ne l'avais pas voulu, mais ça y était quand même. Il fallait m'exécuter. Sinon j'étais déshonoré, absolument déshonoré et terriblement puai de mon mouvement d'orgueil.

On fait cercle autour de moi. Je saisis la pierre à pleines mains. Mes muscles se tendent. Je sens mon front près d'éclater. Je me plie en deux. Je constate que la pierre est rendue sur mes genoux.

On crie :

— Plus haut ! Plus haut !

Je dis, les dents serrés :

— Je vais la rendre sur mon épaule....

On rit, on rit à se tordre. J'entends les rires. Je n'entends pas les paroles. Ce sont les rires qui me fouettent.

Je me redresse. Je force, je force à me briser les bras, les jambes et tout le corps. La pierre monte, monte, à mon estomac, à mon cou, jusqu'à ce qu'elle se place sur mon épaule, comme d'elle-même.

On applaudit. Je laisse tomber la pierre. C'est alors que je m'aperçus que mes vêtements étaient déchirés en plusieurs endroits et qu'une large blessure, sur mon bras gauche, saignait....

Le plus beau c'est que pendant ce temps, les deux tiers de ceux qui composaient l'assemblée avaient quitté la lutte et s'étaient massés autour de moi. En sorte que je fus applaudi par plus de 4,000 habitants de Lowell.

Six hommes munis de bâtons dont ils se servaient comme leviers soulevèrent la pierre. Ensuite ils la transportèrent, sur ce brancard improvisé, à une épicerie voisine, tenue par Olivier Gaudette. Ensuite, ils la pesèrent. La balance marqua 517 livres, ni plus ni moins. Enfin, on alla la replacer de nouveau dans la "Dumb".

Elle y est demeurée pendant 20 ans, jusqu'à ce que ce coin de terre fût bâti. Plusieurs s'y essayèrent pendant ce temps, mais personne ne fut jamais capable de la porter jusqu'à ses genoux, encore moins à son épaule. Voilà ce qu'on m'a dit la dernière fois que je retournai à Lowell avant sa disparition :

Je n'eus pas à me chercher bien longtemps de l'emploi, après cet incident.

Un soir, un inconnu bien mis, avec aux doigts, des bagues grosses comme ça, et des broloques énormes lui claquant sur le gilet, vint frapper à notre porte. Avec des airs empressés, il demanda si "Mister Sir" était là.

— "C'est moi", lui répondis-je.

Sans plus de cérémonie, cette fois, et sans attendre d'y être invité, le gentleman entra. Je fus bientôt mis au courant de l'objet de sa visite.

— "Voulez-vous vous engager, demanda-t-il, pour faire avec moi une tournée dans les Provinces Maritimes ?"

A cette proposition, le coeur me battit bien fort, j'en devins tout saisi : depuis tant de temps que je souhaitais voir venir une telle aubaine, et cependant je restai là indécis, hésitant, l'air presque timide, devant

l'étranger, qui me regardait maintenant avec une pointe de raillerie dans le sourire.

— "Je suis, dit-il en substance, un marchand de chevaux de Moncton, Nouveau-Brunswick. Mon nom est Mac. Sohmer. J'ai entendu parler de vous par un de vos anciens compagnons de travail, et j'ai décidé de faire de vous un homme."

Et enflant sa voix :

— "Vous savez, j'ai beaucoup d'argent, je puis vous rendre riche vous-même. Venez avec moi, je serai votre "manager" et vous donnerai vingt cinq dollars par semaine, pour exécuter des tours de force en public."

Mon trouble profond me rendit incapable de discuter avec lui ce soir-là. D'ailleurs, je tenais à consulter ma femme.

— "Revenez demain", lui dis-je, vous aurez ma réponse."

Ma bonne compagne de vie ne fut pas lente à être mise par moi au courant de ce qui venait de se passer :

— "Va, mon bon Louis, tu le sais bien, je te suivrai partout où tu iras", répondit-elle tout simplement.

Le lendemain, l'engagement était conclu avec mon nommé Sohmer.

Nous partîmes tous trois au mois de juin, j'avais alors dix-neuf ans à peine.

Nous passâmes par Moncton, puis Halifax, Saint-Jean, Richibouctou ; nous fîmes tout le tour du Nouveau-Brunswick, faisant partout salle comble, grâce au talent de Barnum que possédait mon gérant pour faire la réclame des représentations à donner.

Je m'étais fabriqué tout un petit programme de tours de force. L'un de ces derniers en vint à provoquer une certaine sensation et fit que les journaux de la province furent bientôt remplis du nom de "Sir", le "Frenchman", de Lowell.

Ce tour consistait à lever une charue audessus de ma tête, d'une seule main, par l'un des manchons, après l'avoir mise en position avec mes deux mains. La changeant ensuite de bout, j'accrochais le plus de chaînes possible aux manchons et reprenais la tactique à l'inverse, balançant la lourde masse audessus de ma tête, avec l'extrémité de la perche appuyée sur mon menton seulement.

Ce fut cet exploit qui eut tant de retentissement dans les villes où je passais. C'était tout simplement du nouveau, et on en faisait de l'extraordinaire.

En dépit de tous mes beaux efforts, cette tournée du Nouveau Brunswick fut loin pour moi d'être un Klondyke. Au bout de deux mois de voyage harrassant, mon marchand de chevaux ne m'avait encore payé que deux semaines de salaire. Je m'aperçus qu'il m'exploitait et c'est alors que je résolus de le quitter.

(A suivre samedi prochain).

Pour copie authentique,

L. Septim Lafrenière

Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme Le plus Fort du Monde

DEUXIEME PARTIE

Louis Cyr devant le public

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE

On a vu que M. Cyr a puisé au sein même de sa famille le culte de la culture physique. — Ses récits font voir que la force a été chez lui un véritable héritage. — A l'école de M. Martin, dans les champs de son père, puis à Lowell, ses exploits toujours de plus en plus surprenants attirent sur lui l'attention de ses compatriotes. — Après s'être mesuré avec succès contre des athlètes de renom, il signe son premier engagement pour une tournée au Nouveau-Brunswick, qui ne lui rapporte aucun bénéfice.

CHAPITRE II

Mon retour au foyer des vieux parents. — Les bons Canadiens-français de Pointe-Lévis. — Le défi à Michaud. — Dans les bras de ma mère.

Sohmer, mon gérant, me laisse presque sans le sou. Il ne nous restait pas même assez d'argent, à ma femme et à moi, pour acquitter le prix de notre course jusqu'à Pointe-Lévis, sur la voie du retour.

Sohmer me dit, quand je le quittai :

— "Mon cher "Si", nous nous reprendrons, ce n'est là que le commencement !"

Le gueux ! je l'eusse écharpé sur place, si ma femme ne m'en avait empêché.

Pour comble de malheur, outre notre détresse financière, j'étais blessé à une jambe. Un ulcère y avait abouti, et cette plaie me causait des douleurs insupportables.

C'est dans ces peu encourageantes conditions que nous dîmes adieu au Nouveau-Brunswick.

Après avoir erré pendant quelques jours dans les environs de la gare où nous devions prendre le train, j'avisai enfin un conducteur qui m'avait déjà vu à l'œuvre. Il me reconnut lui aussi et se montra disposé à compatir à notre misère.

Lorsque je lui eus fait part de mes mésaventures, il dit :

— "Il y a amplement de place pour vous deux sur mon convoi, venez".

Nous ne fîmes pas prier. L'instant d'après, nous étions en route vers Pointe-Lévis, après qu'on eut entassé dans le wagon aux bagages mes haltères et ma charrue.

Mon bon conducteur ne manqua pas d'annoncer aux passagers que je me trouvais sur son convoi. Bientôt, je

fus entouré, et pour satisfaire à la curiosité de tous ces gens je dus accomplir quelques tours de force.

L'aventure nous rapporta quelques écus.

A Pointe-Lévis, je me retrouvai pour ainsi dire "en famille", au sein d'une population canadienne-française, en plein cœur de Québec.

A la gare de Pointe-Lévis, il y avait, de service à la gare, le soir de notre arrivée, un constable du nom de Georges Denis. Aujourd'hui, ce généreux citoyen, ce noble cœur est le chef des départements de la police et du feu de sa ville. Je tenais à rappeler son nom, parce que je veux dire toute la reconnaissance que je lui dois.

Mis au courant de ma situation, il

s'en vint nous trouver, ma femme et moi.

— Attendez, j'ai à vous causer devant ces gens.

Il était alors huit heures et demie du soir. Nous étions harrassés, — Mme Cyr surtout, qui n'était guère habituée à tant de tracas.

Autour de mes haltères qu'on entassait sur le quai de la gare, les curieux se rassemblèrent par centaines. Ce fut au milieu d'eux que nous entrâmes. Le constable Denis et de déborder alors un petit boniment dont mon gérant Sohmer lui-même eut été jaloux.

C'était la première fois depuis plus de deux mois que je m'entendais appeler en bon Canadien "Louis Cyr."

L'orateur improvisé fit tour à tour appel au patriotisme et à la générosité de ses auditeurs, s'appliquant en même temps à soulever leur indignation au sujet des procédés dont ma femme et moi avions été victimes aux mains de mon "manager" du Nouveau-Brunswick.

Alors, sur son invitation et à la lueur de flambeaux que des bambins étaient allés quérir, je dus, pour la foule qui applaudissait, exécuter tout un programme de performances.

Ce fut mon brave constable Denis qui mit le couronnement à cette originale séance, en passant le chapeau parmi les spectateurs.

Il recueillit une somme de trente dollars. Ce fut pour moi une véritable résurrection.

Mon aubaine, ce soir-là, ne se termina pas là. Un individu qui tenait un restaurant près de la gare nous invita à aller chez lui "casser une croustade".

Inutile de vous dire que nous fîmes honneur au menu, qui était, d'ailleurs, très succulent.

Entretiens, on m'avait parlé du fameux athlète Michaud, le champion d'alors pour le Canada.

Quelques loustics voulurent se moquer de moi, en m'invitant à défier Michaud séance tenante.

Ce fut ce que je fis, mais inutilement. Un messenger envoyé à l'homme fort de la citadelle revint bredouille. Alors, quelqu'un dit, dans la foule :

— "Vous le voyez bien, c'est plus fort que Michaud."

Ce dernier était à cette époque dans la batterie B, de la garnison.

Je quittai la Pointe-Lévis sans avoir pu rencontrer celui qui était alors le champion incontesté d'alors, au Canada, mais le hasard me réservait la chance d'y faire face plus tard.

Depuis mon départ du foyer, des changements s'étaient produits et le plus important pour moi c'était que mes bons parents avaient quitté Saint-Cyprien pour aller demeurer à Saint-Hélène, dans le comté de Bagot, où ils avaient acheté une terre et où ils travaillaient.

Accompagné de ma jeune femme, je descendis à Upton ; il nous fallait encore faire neuf milles en voiture pour arriver à Sainte-Hélène. Les chemins étaient loin d'être beaux et le trajet fut long et fatigant ; mais quel dédommagement de nos fatigues quand je pus serrer de nou-

veau ma bonne mère entre mes bras et presser la main du père.

Seuls, ceux qui connaissent les joies de la famille peuvent comprendre quelle bonheur il y a de retrouver des êtres aimés et de qui on a été séparé depuis longtemps. Tous est nouveau et l'absence a augmenté cette affection filiale, ce sentiment de respect tendre qu'un bon fils a pour ses parents.

Ma mère pleurait de joie, de ces larmes si douces et qui font tant de bien. Le père, lui, prenait un air sévère qui cachait fort mal son émotion et nous restions là à nous regarder, sans même presque savoir quoi dire.

Puis les questions n'attendirent même plus les réponses et tout ce qu'on avait à se dire vint en même temps :

— "Tu ne nous as pas oubliés, c'est d'un bon garçon ?... Mais, tu es changé... As-tu eu de la misère ?... C'est un drôle de pays que le Nouveau-Brunswick ?..."

Et les questions pleuvaient, dru, les unes sur les autres. Ceux qui les demandaient ne savaient pas au

juste pourquoi ils le faisaient et je savais encore moins comment répondre à toutes.

D'ailleurs, mon père et ma mère n'attendaient pas de réponse. Ils questionnaient pour cacher leur émotion ou pour parler et rompre cette tension qui existe forcément dans des cas de ce genre.

Une chose surtout les inquiétait. Je leur avais écrit du Nouveau-Brunswick et leur avais dit au cours d'une de mes lettres que certains particuliers, des protestants, avaient sur leurs terres des cimetières privés. Cela leur avait semblé impossible et ils me questionnaient là-dessus, s'imaginant que cette chose était de pays barbares.

— "Mais, maman, je vous affirme que c'est entièrement vrai. Ils plaçant des tombes dans un endroit retiré du terrain."

Mais malgré tout le respect qu'ont des parents qui ont toujours demeuré dans le même pays, pour le fils qui a voyagé, je voyais qu'on avait de la difficulté à me croire et il fallut bien des affirmations de ma part pour les convaincre.

Eux, braves gens de la paroisse, du village, ne pouvaient s'imaginer qu'on puisse aller dormir le dernier sommeil autre part qu'à l'ombre du clocher de l'église. Si ce n'est pas près de l'église où on a été baptisé, où on a fait sa première communion et où on a été marié, du moins que ce soit non loin d'un temple catholique, dans un de ces petits cimetières aux murs blancs où le calme règne profond et où la mort ne saurait être qu'un sommeil passager.

Mais je vois que je me laisse aller à des digressions ; ce ne sont plus mes mémoires mais des impressions. Je ne suis plus en train de vous en dire plus long pour cette fois, mais je vous conterai plus tard comment je m'y suis pris pour aller à Montréal.

Louis Cyr